

TEXTE Venus Wong

Autrement dit

Il existe dans le sud de la Chine une forme d'écriture pratiquée uniquement par les femmes. Elle se nomme nüshu et son histoire est peu connue.

Jiangyong n'est pas le genre d'endroit qui laisse une impression marquante au voyageur. Les paysannes qui parcourent les ruelles des villages et les sentiers montagneux n'y sont guère différentes de leurs sœurs vivant dans les autres petites villes du vaste territoire chinois. Mais là où les trois provinces du Hunan, du Guangxi et du Guangdong se rejoignent, près des eaux vertes et limpides de la rivière Xiao, et dans les hameaux où convergent les cultures Han et Yao, une forme d'écriture créée par et pour les femmes s'est transmise à travers les générations, une tradition dont les hommes ont été exclus.

Cette graphie particulière apparaît dans les livres que fabriquaient les femmes qui en cousaient les délicates reliures ; une écriture que l'on retrouve soit consignée sur des morceaux de papier, soit copiée sur des éventails ou bien même brodée sur des écharpes et des mouchoirs. Chaque losange penche légèrement de sorte qu'un côté est quelque peu plus élevé. Ces élégants caractères peuvent à première vue se confondre avec la typographie kaishu (traditionnelle) ou les caractères de l'écriture ossécaille.

À y regarder de plus près, toutefois, ces symboles rappellent des motifs de broderie. En réalité, ils représentent un code secret. N'ayant pas accès à l'éducation et vouées aux mariages arrangés, les femmes de cette région ont inventé cette calligraphie afin de pouvoir communiquer entre elles et disposer d'un moyen d'expression personnel. Cette écriture a été appelée par la suite nüshu – littéralement l'écriture des femmes.

Depuis une dizaine d'années, les chercheurs ont rassemblé plus de 500 ouvrages en nüshu, totalisant plus de 300 000 caractères. Parmi ceux-ci, plus de



2 000 signes individuels ont été identifiés. Ils ressemblent fortement à un code : aucun n'a de signification propre et chacun peut être écrit et prononcé de manière différente. Ce n'est qu'une fois réunis en une phrase qu'ils prennent un sens. Curieusement, la plupart des phrases ne contiennent que sept mots, qui doivent être chantés dans le dialecte de la région de Jiangyong.

Beaucoup de ces textes racontent les souffrances endurées par les femmes, les malheurs qui les ont frappées, les déceptions qu'elles ont ressenties dans leur existence ; mais certains traduisent aussi le bonheur et le réconfort qu'elles trouvaient dans leur soutien et encouragement mutuels, ou la douleur d'être séparées de celles qu'elles considéraient comme des sœurs. D'autres encore expriment des éloges affectueux envers leurs parents. Les femmes tiraient leur force de ces liens sociaux et de leur amour partagé de cet art secret. On explique mal la concentration géographique du nüshu autour de Jiangyong, mais certains chercheurs pensent qu'elle est due à la dominance de la culture Yao dans cette région, qui honore les femmes et la sororité par des fêtes et des coutumes particulières – celles-ci permettant aux femmes de partager publiquement leur attachement aux ballades populaires qu'elles avaient créées.

Le talent artistique de ces femmes et l'histoire du nüshu ont inspiré la danseuse taïwanaise Tan Hui-Chen, qui s'est rendue à Jiangyong afin d'y étudier cette écriture et d'en approfondir la connaissance. « Les femmes avaient du mal à supporter les contraintes de la vie quotidienne à cette époque, raconte-t-elle. C'est ainsi que, outre les travaux des champs, la tenue

de la maison et les tâches de tous les jours qui leur étaient traditionnellement dévolues, elles façonnèrent un royaume où elles pouvaient communier spirituellement. Le nüshu est né d'un besoin personnel. N'ayant pas accès à l'éducation, désireuses d'exprimer leurs sentiments, les femmes ont créé une forme de communication leur permettant d'atteindre leur but sans éveiller de soupçons. C'est leur plus grande réussite. »

Tan Hui-Chen a été instruite par la petite-fille de Gao Yinxian – célèbre spécialiste du nüshu, morte en 1990 – et a transformé les textes qu'elle a appris en spectacles de danse moderne, faisant découvrir à des publics internationaux ce monde inconnu, secret et profondément émouvant. Hui-Chen dit : « Je crains que le nüshu disparaisse bientôt et j'espère que mon travail aidera à le préserver pour les générations futures. J'aimerais que le monde connaisse l'existence de ces femmes héroïques qui furent assez audacieuses pour créer leur propre langage. » Sur scène, Hui-Chen récite plusieurs passages de nüshu, et mêle à sa danse des images conceptuelles de la rivière Xiao et des coutumes locales. Mais l'inspiration née de cette écriture ne se s'arrête pas là : le compositeur chinois Tan Dun, originaire de la province du Hunan et compositeur de la musique des films *Tigre et Dragon* et *Hero*, a créé *Nüshu : The Secret Songs of Women*, une œuvre multimédia qui retrace cette histoire pour un public du XXI^e siècle. Associant anthropologie, musicologie, philosophie et histoire, 13 « micro-films », récits émouvants de mères, de filles et de sœurs, y sont mis en musique.

Pour les chercheurs, l'origine de la langue nüshu reste mystérieuse. Certains pensent qu'elle remonte à plus de deux mille ans, à la dynastie Qin ou même plus tôt. D'autres encore assurent que cette langue a été développée au début de l'ère moderne, et n'est pas plus ancienne que la fin de la dynastie Ming ou le début de la dynastie Qing. Quant à ses inventrices, des légendes locales désignent certaines femmes aux doigts agiles. Des histoires captivantes décrivent comment ces femmes intelligentes ont créé une écriture pour transmettre sans risque des informations au nez et à la barbe d'autrui.

Le nüshu était une marque de courage et d'espoir en un avenir meilleur. Yang Huanyi, la dernière personne à parler seulement nüshu, est morte en 2004, mais le nüshu a survécu sous forme de calligraphie. La sagesse et la constance des femmes qui l'ont créé perdurent et continuent d'inspirer celles qui leur ont succédé. ♦
Pour en savoir davantage sur le sujet, consultez le reportage exclusif dans le *Patek Philippe Magazine Extra* sur patek.com/owners



Tous les spécialistes ne s'accordent pas sur l'origine de la langue nüshu – elle pourrait remonter aussi loin que la dynastie Qin, qui débuta en 221 avant notre ère. Et il est difficile de trouver des artefacts nüshu originaux, car ils étaient souvent brûlés ou enterrés avec leurs créatrices pour leur tenir compagnie dans l'au-delà. La collection d'éventails et de livres en haut à droite comporte des inscriptions calligraphiées en nüshu – un art nouveau qui apparut dans les années 1980. Ci-contre, ces exemples disent : « De bon augure », « Paisible », « Prospérité pour le monde » et « À jamais propice ».

PHOTOS: GETTY IMAGES, BRIDGEMAN IMAGES